

Benoît Lemaire. *L'espérance sans illusions. L'espérance chrétienne dans la perspective de Gustave Thibon*. Montréal, Éditions Paulines, 1980, 168 p.

Claude Gagnon

Volume 9, numéro 2, octobre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203200ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203200ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, C. (1982). Compte rendu de [Benoît Lemaire. *L'espérance sans illusions. L'espérance chrétienne dans la perspective de Gustave Thibon*. Montréal, Éditions Paulines, 1980, 168 p.] *Philosophiques*, 9(2), 337–340.
<https://doi.org/10.7202/203200ar>

COMPTES RENDUS

Benoît LEMAIRE. *L'espérance sans illusions. L'espérance chrétienne dans la perspective de Gustave Thibon*. Montréal, Éditions Paulines, 1980, 168 p.

par Claude Gagnon

Comment parler d'un philosophe-paysan dans une revue savante? Comment parler d'un philosophe catholique dans une société déchristianisée? L'essai que nous présente Benoît Lemaire, professeur de philosophie au Cegep de Drummondville, contourne aisément ces fausses pudeurs et nous invite à réfléchir sur un système de valeurs qu'on préjuge dépassé mais qui pourrait bien servir à lire certains phénomènes de notre actualité la plus vive.

L'influence de Gustave Thibon, qu'on veuille ou non le cacher, a eu un rayonnement indéniable dans plusieurs pays, y compris le nôtre. Et le cheminement de cet intellectuel catholique autodidacte ne nous fait pas subir les sinuosités caractéristiques de certains itinéraires d'universitaires égarés dans leur propre scolastique. Le professeur Lemaire nous présente l'autodidacte Thibon comme un «philosophe-paysan» (p. 14 et suivantes) en respectant le cheminement bouleversant et radical qui identifie ceux qui orientent leur vie non pas en fonction de «l'obtention des diplômes» (p. 15) mais bien parce qu'ils ressentent la seule et unique motivation qui fait le philosophe c'est-à-dire le «besoin de connaître» (p. 15). En dehors des programmes des facultés, l'homme fait des séries de rencontres qu'aucun vice-doyen aux études ne cautionnerait mais qui correspond pourtant davantage aux situations que l'on retrouve dans la vie de chaque homme qui décide de penser sa destinée. À 23 ans, seul et sans maître, le jeune paysan se met à l'allemand, au latin et au grec afin de lire Hegel, Platon, Thomas d'Aquin et Nietzsche avant d'aborder St-Jean de la Croix; il passe «de la psychologie à la sociologie et à la science politique, puis à la métaphysique et à la mystique» (p. 16). En 1941, il accueille sur sa terre Simone Weil qu'il initiera aux travaux agricoles et dont il publiera l'oeuvre posthume que l'on connaît.

Contre Etienne Gilson, le médiéviste Fernand van Steenberghe disait qu'il peut y avoir des chrétiens qui font de la philosophie mais qu'il ne peut y avoir de philosophes chrétiens. Le cheminement du «moraliste» et «penseur chrétien» Gustave Thibon (p. 31) m'apparaît figurer la preuve encore vivante que le médiéviste belge avait tort en disant cela. Si nous entendons par «philosophie chrétienne» non seulement une théologie propre au christia-

nisme mais un système complet de représentations basé non plus sur des principes d'une raison naturelle mais sur une nature arraisonnée par une entreprise de redéfinition de la totalité du réel, alors Thibon est non pas un chrétien qui se sert de philosophie mais bien un véritable philosophe chrétien découvrant et rendant possible une transfiguration du réel. Voyons en quoi.

Le facteur permettant de présenter contre l'hypothèse de van Steenberghe un authentique philosophe chrétien réside, selon moi, dans la méditation de Thibon sur la nature même du réel, sur la notion même de «réalisme». C'est donc très pertinemment que Lemaire travaille cet aspect fondamental de la pensée thibonienne (Ch. I) aussitôt terminé le résumé biographique qui occupe l'introduction de l'essai. Pour Thibon, le réel se compose non pas d'un seul horizon mais de deux; à la totalité de la nature s'ajoute la plénitude de la grâce (p. 33); la grâce c'est la réalité d'en-haut (p. 22); et la liaison nature-idéal, «l'échelle de Jacob» (p. 33) est l'articulation nodale du système. Perdre l'homme ou perdre Dieu c'est se condamner à ne plus rien comprendre au système Thibon: «L'originalité de la pensée de Thibon demeure (...) à cette constante volonté de relier ciel et terre, grâce et nature, esprit et vie, foi et raison», dit Lemaire (p. 51).

Ce «réalisme des choses d'en haut» (p. 22) est la pierre angulaire de la métaphysique du philosophe-paysan et explique aussi bien son anthropologie que sa philosophie sociale et politique. Dans cette métaphysique, le facteur de liaison, l'élément organique qui permet de relier et de maintenir reliés les deux pôles du réel transcendant c'est l'espérance (p. 69). D'où le titre de l'essai de Lemaire; «l'espérance se nourrit à la fois de la terre et du ciel, de la nature et de la grâce» (p. 50). En résumé, le réel est cette «unité originelle où ciel et terre sont reliés pour servir de points d'appui à l'espérance» (p. 83).

Nous sommes donc en présence d'un système philosophique dans lequel la notion d'espérance acquiert une densité ontologique; c'est toute la différence entre une vertu simplement morale et une vertu théologale (p. 109). Avec Thibon, les choses reprennent leur nom propre. L'espérance n'est pas un ingrédient dans un bluff à la mode du futur (p. 158), la philosophie n'est plus servante des sciences humaines (p. 156). L'espérance devient un principe d'engagement (p. 110) mais pas n'importe lequel des engagements.

Thibon s'oppose aussi bien aux chaos du libéralisme et de l'étatisme (p. 139), au capitalisme et au socialisme (p. 140). Sa position l'ammène à prendre ses distances par rapport à des courants comme ceux «de catholicisme social ou de démocratie chrétienne» (p. 149). Son humanisme chrétien s'oriente vers d'autres choix de vie personnelle et vie communautaire. Et ce versant de la dialectique de Thibon est pour nous des plus intéressants dans l'immédiateté parce qu'il respire d'actualité; la parole du vieux n'a rien perdu de sa fraîcheur. La philosophie, c'est ce qui perdure.

Pourtant le véritable engagement social pour Thibon doit dépasser la substance des verbes: «Très souvent, on se croit dispensé d'une réalité quand on en a parlé» (p. 122) reprend Lemaire avec le même sourire que son maître.

L'engagement social doit, pour être réaliste au sens plein, s'ancrer dans l'environnement immédiat: «On se sent responsable du Tiers-monde, alors qu'on ignore ses responsabilités dans l'immédiat.» (p. 111). Voilà pour le point de départ nécessaire à toute entreprise tant soit peu valable de réalisme sans fausse représentation. L'engagement doit aussi de déployer sur les réseaux réels de la vie et non sur des faux-semblants; l'engagement doit, pour ce faire, s'articuler sur des groupes organiques (p. 130); entre l'hyper-individualisme des capitalistes libéraux et l'hyper-collectivisme des socialistes fonctionnaristes, deux systèmes porteurs d'illusions, Thibon situe précisément l'engagement et son principe d'espérance au niveau «des structures intermédiaires, qui sont indispensables et irremplaçables» (p. 132). Ces structures sont les «carrefours naturels: famille, métier, village, patrie» (p. 132). Ce respect des «communautés organiques» (p. 134) exige une «décentralisation» des services et la déprolétarianisation de l'homme (p. 132-133). À ces seules conditions, pour notre paysan intelligent et amoureux, s'écartera-t-on des «abstractions et des idées pures dont rêvent trop d'hommes aujourd'hui» (p. 137). Le prolétaire, c'est comme l'organe réduit à l'instrument et le fonctionnaire, c'est l'exploité transformé en parasite (p. 142). Voilà pourquoi plus rien ne va dans nos sociétés modernes.

Il faut reconstruire l'homme total de même qu'une société vivante; et, pour ce faire, réinvestir dans les réalités concrètes que sont la famille et la communauté de travail. Tout le chapitre IV de l'essai montre combien le concept moteur de cette «pratique d'espérance» est celui d'organicité. Thibon dénonce l'«ordre mécanique» (p. 139). Pour retrouver le sens de la vie ce n'est ni Nietzsche ni Marx qu'il faut tuer, c'est plutôt Descartes!

En nous proposant de brancher nos activités sur des communautés de destin (p. 150) plutôt que sur de vastes abstractions («Les nations cherchent leur salut dans ce qui les tue», p. 134), en proposant avant bien d'autres une décentralisation et un abandon des trop grandes cités et usines (p. 132), ce philosophe français ne pouvait faire autrement que d'être écouté par ceux qui cherchaient, il y a quelques années, des alternatives aux idéologies-vampires qui nous guettaient.

Au Québec, sa pensée a profondément influencé un Jacques Dufresne. On comprend la dialectique salut-santé souvent avancé par ce dernier dans ses billets, conférences ou colloques lorsqu'on lit la description détaillée de la place centrale du concept d'organicité dans le système de Thibon. Je me rappelle l'enthousiasme avec lequel monsieur Dufresne nous invitait lorsqu'il avait organisé des rencontres avec le philosophe.

Et que dire de cette notion de «solidarité» (p. 133 et 153) revendiquée par ce même Thibon comme constituant le seul ciment pouvant coaguler ensemble des éléments et des hommes brisés par le désespoir ou fausement amalgamés par des illusions. Cette «Solidarité» engendrée par l'espérance achève de nous convaincre du réalisme de la pensée thibonienne, à l'heure où les catholiques de Pologne n'ont pas trouvé d'autres mots pour lutter contre un empire d'illusions et le désespoir de leur situation. Après plusieurs années de

veille, la méditation de Thibon, bien synthétisée par Lemaire, nous apparaît tragiquement actuelle et dramatiquement vérifiable.

Collège Édouard-Montpetit

et

Université du Québec à Montréal